

MARGUERITE YOURCENAR ET LE SACRÉ DES GESTES SIMPLES

par Wim J. A. BOTS (Leyde)

Tant par le comportement et les réflexions fictionnelles des personnages présents dans ses œuvres romanesques, auxquelles il faudra ajouter *Quoi ? L'Eternité*, que par ses considérations formulées directement dans *Les Yeux ouverts* et dans ses essais réunis sous plusieurs titres, dont *Le Temps, ce grand sculpteur*, Marguerite Yourcenar, mettant en œuvre toute son expérience de la vie et de l'être humain, enseigne, à ceux qui y sont sensibles, prêts à y réfléchir et à en arracher le secret par des lectures réitérées, l'art de faire l'apprentissage du sacré, c'est-à-dire du sacré indissolublement lié aux multiples gestes simples dont est faite la vie humaine de tous les jours.

C'est en effet par de patientes lectures que le lecteur-apprenti découvrira avec Marguerite Yourcenar que le sacré de tel geste est en quelque sorte proportionnel à la valeur intrinsèque que l'être humain est à même d'y attribuer. Autrement dit, plus il apprendra à discerner la valeur intrinsèque des gestes humains variés, plus il sera conscient en les accomplissant de leur essence englobée dans celle du tout immense et mystérieux^[1], de l'invisible, de l'inconnaissable qui l'entoure et auquel, abstraction faite de leur prestige terrestre, qui n'est qu'apparent, ces gestes peuvent, graduellement, lui donner accès.

Bien que cet apprentissage ne soit pas chose facile, tout geste peut y mener. Un des textes qui a "servi de provision de courage"^[2] à Marguerite Yourcenar l'illustre magnifiquement :

[1] Cf. W.J.A. BOTS, "Marguerite Yourcenar, critique d'art, d'artiste", dans : *Marguerite Yourcenar et l'art. L'art de Marguerite Yourcenar*, Société Internationale d'Etudes Yourcenariennes, Tours, 1990, pp. 31-37.

[2] Cf. *La Voix des choses*, Paris, Gallimard, 1987, p. 7.

XVII^e siècle chrétien

Il n'y a pas d'homme au monde qui ne puisse arriver sans difficulté à la plus éminente perfection en accomplissant avec amour d'obscurs et communs devoirs.

Le Père de Caussade^[3]

Or, ce long et lent apprentissage Marguerite Yourcenar croit l'avoir commencé consciemment vers l'âge de sept ans, où contemplant, au cours de la Semaine Sainte, dans une des églises de Flandre, "l'effigie [...] du Jésus couché, raidi, tout blanc, quasi nu, tragiquement mort et seul", elle ressent "pour la première fois le curieux mélange de la sensualité qui s'ignore, de la pitié, du sens du sacré"^[4]. La formulation de cette constatation est d'autant plus digne de remarque qu'elle unit la sensualité au sacré.

L'œuvre de Marguerite Yourcenar révèle effectivement^[5] que, tout en se manifestant à travers le corps, la sensualité est une chose positive, non dépourvue de sacré. Pourtant le gérondif concessif de cette dernière phrase nous amène insensiblement, mais logiquement, à considérer les gestes humains selon qu'ils sont générés plutôt par le corps, par l'esprit ou par l'âme^[6].

Ceci dit, revenons à Marguerite enfant qui, rentrant de la messe et se fiant à l'impulsion de son âme, découvre que le sacré de la forêt ne le cède en rien au sacré de l'église^[7], que la contemplation de la nature après celle de l'hostie consacrée sont deux gestes simples successifs, deux importantes voies d'accès vers l'invisible. "Ce que je sais de la science de Dieu et des Ecritures, je l'ai appris dans les bois et les champs. Je n'ai pas d'autres maîtres que les hêtres et les chênes", dit le texte de saint Bernard, recueilli par Marguerite Yourcenar dans *La Voix des choses*.

[3] *Ibid.*, p. 13.

[4] *Quoi ? L'Eternité*, Paris, Gallimard, 1988, p. 213.

[5] Nombreux sont les passages où la connotation du mot *sensualité* est nettement positive. Cf. aussi *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, pp. 76-77.

[6] C'est Montaigne, que Marguerite Yourcenar a considéré comme le plus grand écrivain français, qui, au fil de ses *Essais*, conseille à son lecteur, désireux de vivre aussi harmonieusement que possible, d'éduquer séparément le corps, l'esprit et l'âme (Cf. W.J.A. BOTS, "L'Esthétique philosophique de l'être humain nuancée par l'allongement", dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1988, n° 5, pp. 983-990).

[7] Cf. *Les Yeux ouverts*, p. 41.

M. Yourcenar et le sacré des gestes simples

Dans *Quoi ? L'Eternité* (p. 211) elle réduit, dans une pensée encore plus lapidaire que les belles réflexions déjà formulées dans *Les Yeux ouverts*, la coexistence de toutes les religions terrestres à celle de deux croyances fondamentales, dont l'enfant du Mont-Noir ressentait intuitivement en elle l'antithèse autant que la synthèse : "Dieu est l'Un tout court" ; et "l'Un n'est qu'une manifestation comme une autre entre le Rien et le Tout".

Cette intuition, cette sensibilité, le curé du village où l'enfant Marguerite assiste à la messe, ne l'éprouve aucunement. Il semble qu'il ne s'est jamais rendu compte du sacré des gestes riches de valeur intrinsèque accomplis en vertu de sa prêtrise. L'histoire que Michel a rapportée à sa fille^[8] en témoigne amplement :

Un jour (j'étais alors trop jeune pour me souvenir de cet incident, que Michel m'a raconté par la suite), la foudre tomba sur l'église du village pendant la grand-messe, peu après l'élévation. Les fidèles décampèrent, crainte d'incendie. Le curé, effondré dans le fauteuil réservé aux visites de l'évêque, demande pour se reconforter un verre du vin de la Communion.

— Monsieur le Curé, dit gravement Michel, c'eût été une belle mort.

Le curé le regarde, interloqué. Mourir l'ostensoir en main ne lui eût rien dit.

En revanche, nombreux sont les passages qui décrivent tel effort physique, si petit soit-il, comme étant un accès vers l'Invisible, à condition que celui qui l'accomplit le vive positivement, le détache de sa propre personne afin de le relier à tous les justes efforts de l'humanité. Ce faisant il aura un avant-goût du bonheur éternel, de l'infini.

Un exemple significatif en est l'émouvant fragment qui relate comment Nathanaël, après la mort de Foy, par pitié du vieux et de la vieille, s'occupe de leur fils, l'enfant simple d'esprit, le frère de Foy, en lui apprenant à "confectionner des corbeilles ; [...] à tresser ces beaux récipients fragiles". Ce geste généreux lui apporte une joie toute naturelle mais profonde suscitée par quelques bottes d'herbe-douce que les Indiens, qui s'en servaient pour leur vannerie, avaient laissées derrière eux. C'est que la vertu de ces bottes "est d'exhaler à nouveau, quand le temps tourne à la pluie, l'odeur qui a été sienne des mois, parfois des années plus tôt, lorsqu'elle était encore verte et fraîche au bord des cours d'eau. Nathanaël pensait que c'était presque comme si cette herbe avait

[8] *Quoi ? L'Eternité*, p. 13.

une mémoire”^[9]. Autrement dit, manier, utiliser ces bottes, qui, inchangées, transmettent la vie, les efforts humains d’il y a des années, fait comprendre à Nathanaël que tout est imprégné de ce mystérieux sens qui sacralise...

La même valeur intrinsèque est inhérente à une tâche qu’il accomplit dans l’île frisonne pour rendre service aux deux habitantes – une veuve demi impotente et sa fille valétudinaire – de l’ancienne ferme se trouvant à une lieue de la maisonnette de Monsieur Van Herzog qu’il est censé tenir propre : “Quand la fille quinquagénaire était dans ses mauvais jours, il trayait la vache. Il aimait cette tâche, qui ne lui était pas échue depuis l’Île Perdue. Le flanc de la bête était chaud et rugueux, roux comme au soleil une pente de montagne”^[10]. Sa joie est intense parce qu’elle est attachée au même service désintéressé qu’il a rendu au vieux et à la vieille de l’Île Perdue.

Mâchonner un brin d’herbe (*Un homme obscur*, p. 197), geste apparemment plus simple encore que traire une vache étant donné que physiquement il ne demande aucun effort particulier, donne à celui qui l’entend, à Nathanaël, une joie également intense, car l’entière intelligence de son geste lui fait ressentir que ce brin d’herbe, se prêtant à nourrir hommes et animaux, incarne la force régénératrice, infiniment renouvelée, de la terre.

Ce sentiment de faire partie intégrante du vaste cycle de la nature donne un caractère sacré au dernier geste de Nathanaël. Pour mourir, c’est-à-dire pour s’intégrer pleinement à ce cycle, “il reposa la tête sur un bourrelet herbu et se cala comme pour dormir”(p. 206). Ainsi l’homme n’appréhendera-t-il le sacré que par le dedans de tout effort, qu’il soit physique, intellectuel ou spirituel.

Le Temps, ce grand sculpteur est sur ce point très révélateur. La pensée figurant sur la page 20^[11] confirme le comportement ultime de Nathanaël : “Les êtres imparfaits s’agitent, et s’accouplent pour se compléter, mais les choses purement belles sont solitaires comme la douleur de l’homme”.

[9] *Un homme obscur*, dans *Comme l’eau qui coule*, Paris, Gallimard, 1982, pp. 98-99.

[10] *Ibid.*, p. 189.

[11] *Le Temps, ce grand sculpteur*, Paris, Gallimard, 1983, “Sixtine”.

M. Yourcenar et le sacré des gestes simples

Pourtant, la danse susceptible, elle aussi, d'être purement belle, par extension sacrée, n'est pas forcément solitaire. Trois fragments nous le disent.

Le premier présente effectivement la danse comme l'expression joyeuse d'une vraie solidarité amicale : "[...] ou encore les chansons tapageuses de camarades, dont le bruit vous réchauffait dans la combuse, soutenu parfois d'une guitare, et qui, en dépit du tanguage, donnait envie de s'empoigner pour danser" [12].

Le deuxième fragment [13] met en lumière qu'à des époques révolues certaines danses, individuelles ou collectives, étaient considérées comme sacrées, entre autres celles qui étaient exécutées à l'occasion des fêtes du solstice d'hiver ou d'été : "Le solstice d'hiver a pour fête Noël ; Pâques, à l'équinoxe de printemps, occupe à lui seul la place des autres festivités du renouveau, comme ce Mai que les belles et les beaux du Moyen Age célébraient en chevauchant dans la forêt ou en dansant sur l'herbe[...]". "Mais personne en Sicile ne guette plus, à l'aube du 24 juin, Salomé nue dansant dans le soleil levant, portant sur un plat d'or, qui lui-même est une image solaire, la tête coupée du Précurseur" [14]. "Nos danses dans les rues et dans les bastringues, elles-mêmes quasi désuètes, en ont à leur manière pris la suite, mais *désacralisées*" [15].

Le troisième fragment [16] oppose Odette, la fille de la baronne Cornelia Folgers chez qui Michel a rencontré Fernande, à Jeanne. Odette danse le tango "aux bras d'un "danseur mondain" qu'on paiera un louis pour sa peine. Elle glisse, ploie, chaloupe, feint l'abandon ou l'ardeur avec un tact qui s'arrête court devant l'excès, tout comme ses lèvres se refusent à prononcer un mot malsonnant même si les chansons graveleuses des chansonniers ne lui font pas peur". Jeanne, elle, valse "à La Haye, les lèvres entrouvertes, si totalement comblée par la danse que son plaisir lui [= à Michel] semble une élévation vers Dieu".

Si l'on prend en considération la place unique que Jeanne a occupée dans le cœur de Michel, cette opposition, sous la plume de Marguerite Yourcenar est pleine de sens. N'illustre-t-elle pas une fois de plus cette

[12] Cf. *Un homme obscur*, p. 150.

[13] Cf. *Le Temps, ce grand sculpteur*, "Feux du solstice", pp. 138-139.

[14] Jean-Baptiste, précurseur de Jésus.

[15] *Ibid.*, p. 139. C'est nous qui soulignons.

[16] *Quoi ? L'Eternité*, p. 240.

variante d'un vers de Boileau : "Rien n'est sacré que le vrai, le vrai seul est sacralisable".

Il en est de même de l'écriture. Si celui qui écrit est conscient que son geste répond à son besoin intellectuel et moral de transmettre une valeur intrinsèque essentielle reliée à l'essence du Tout mystérieux et invisible, ce geste de l'expression écrite est sacré.

Pour Léo Belmonte qui s'est fébrilement efforcé (*Un homme obscur*, p. 165) : "[...]un tas de feuillets [...] couverts d'une petite écriture agitée, jetée dans tous les sens [...]"] de rendre à "ces Sépharoth dont on nous entretenait à l'école de la synagogue [...] le service de traduire leurs notions surannées dans la langue des déductions et dans celle des chiffres" [17], l'expression écrite n'a pas été un geste purement simple. Nathanaël le lui fait comprendre avec beaucoup de circonspection et de modestie : "Il me semble que Monsieur réussit à joindre et à lier entre elles les choses, et par là j'entends aussi les objets, les notions des hommes, à l'aide de mots plus fins et plus forts que les choses ne sont" (p. 161). "Sauf le respect dû à Monsieur, il me semble que les choses ainsi enchaînées meurent sur place et se détachent de ces symboles et de ces mots comme des chairs qui tombent..." (p. 162). Et Belmonte de l'approuver en disant que : "Ces myriades de lignes [...] donn[ent] au chaos au moins l'apparence d'un ordre..." (p. 162).

C'est dans une tout autre disposition d'esprit que Marie, la sœur de Michel, a recours à l'écriture pour noter ses "résolutions de retraite, mai 1901". "Arrivée à l'état d'oraison [...] elle prend une feuille toute blanche, et, presque sans savoir ce qu'elle fait, s'adresse à soi-même et à Dieu". Sans rechercher d'effets de style – elle en aurait été incapable – Marie répond à l'impulsion de son cœur en offrant à Dieu le sacrifice de sa vie pour le salut de ceux qui lui sont chers [18]. Bien que le petit bout de phrase de Marguerite Yourcenar – "presque sans savoir ce qu'elle fait" – puisse suggérer que Marie ne s'est pas rendu compte du sacré de son geste, cette suggestion est effacée immédiatement par le contenu simple mais précis de son texte traduisant son désir discret mais ferme d'insérer sa vie comme un petit chaînon dans la longue chaîne de vies humaines engendrées par Dieu. Autrement dit cette lettre, qu'on retrouvera après sa mort, représenterait l'expression écrite sacrée par excellence.

[17] *Un homme obscur*, p. 162.

[18] *Quoi ? L'Eternité*, pp. 55-58.

M. Yourcenar et le sacré des gestes simples

Pourtant, même dans plusieurs fragments où Marguerite Yourcenar considère surtout les aspects intellectuel et moral de l'activité littéraire, le sacré reste présent à l'arrière-plan, ne fût-ce que pour établir une certaine hiérarchie dans les qualités de l'écriture en général ou de telle écriture en particulier.

Les trois passages suivants en témoignent :

Le vieux livre tchèque que Jeanne a proposé à Michel de traduire est à l'opposé d'un texte sacré, car, remarque Marguerite Yourcenar, "tout ce qu'on [y] voit est faux ou truqué".

Cependant, c'est en écrivant quelques poèmes, qu'à une seule exception près il a mis au panier, que Michel a compris pour la première fois que "manier les mots, les soupeser, en explorer le sens, est une manière de faire l'amour, surtout lorsque ce qu'on écrit est inspiré par quelqu'un, ou promis à quelqu'un" [19].

L'apogée de l'expression écrite sacrée n'aurait-il pas été atteint par Jeanne de Vietinghoff [20], comme Marguerite Yourcenar semble vouloir le faire remarquer avec insistance, admiration et respect? La première phrase du bel essai qu'elle lui consacre est on ne peut plus significative : "Il est des âmes qui nous font croire que l'âme existe". Quelques autres phrases l'amplifient magnifiquement : "Ce sont parfois des âmes balbutiantes, ce sont très souvent des âmes silencieuses". "Les livres de Jeanne de Vietinghoff [...] commentent simplement le poème de sa vie". A cette dernière phrase, elle ajoute plus loin : "Sa vie, bien plus que son œuvre, me donne l'impression du parfait".

C'est donc dire que la simplicité de son écriture, de son geste créateur, est restée, contrairement aux "termes vides" de Léo Belmonte, en deçà de la noblesse de son âme, de son intelligence du Dieu infini du sage.

Dans un essai [21], Marguerite Yourcenar s'est, elle aussi, "risquée" à mettre sa faculté d'expression littéraire entièrement au service de la

[19] Cf. *Quoi ? L'Eternité*, pp. 149 et 151.

[20] Cf. *Le Temps, ce grand sculpteur*, "En mémoire de Diotime : Jeanne de Vietinghoff", pp. 217-224.

[21] "Séquence de Pâques, une des plus belles histoires du monde", dans *Le Temps, ce grand sculpteur*, pp. 134-137.

transmission de l'essentiel du message religieux d' "une des plus belles histoires du monde".

N'est-ce pas par ce texte splendide qu'elle nous donne une leçon de choses, définissant ainsi elle-même le sacré du geste apparemment simple que peut être l'écriture ?

Ne pas métamorphoser l'expérience, mais la dire simplement. Refuser une alchimie verbale qui complique inutilement, parce que l'être humain, le monde contiennent un mystère plus authentique, une beauté plus sûre que les laborieuses énigmes du langage. Seuls les mots vrais peuvent tendre à traduire le sacré, en l'occurrence le geste ultime, généreux, incompris, mais bouleversant [22] de Jésus, devenant par là sacralisables.

[22] N'est-il pas "caractéristique" de l'époque que nous vivons que Marguerite Yourcenar écrive au début de ce texte : "je m'efforce de dégager des textes sacrés qu'on lit, mais qu'on n'entend pas toujours, à l'église, les éléments qui nous bouleverseraient si nous les trouvions chez Dostoïevski, chez Tolstoï [...]", p. 134 ?